

Personnalisation et dynamique relationnelle (Propos sur la « philosophie de la vie » de Carl Rogers) (4 Apparences, masques et authenticité)¹

Pierre Tap et Nathalie Oubrayrie - Roussel

De l'apparence à l'authentique et retour !

Le masque comme mascarade, parade et médiation

La clairvoyance, la transparence et l'intuition impliquent que le soi fonctionne comme une maison de verre, un soi lumineux et une communication sans mascarade ni parade. Or, on sait combien les comportements supposés différencier hommes et femmes sont fondés sur la *mascarade* (pour la femme) et sur la *parade* (pour l'homme).

A vrai dire ces deux stratégies nous concernent tous, hommes et femmes, jeunes et vieux, etc. Elles s'appuient sur l'hypothèse de l'opposition entre un intérieur (une intimité) qui se cache, et un extérieur qui sert à la fois d'écran et de projecteur.

- *L'écran* est à la fois *ce qui cache* (le paravent, l'écran de fumée, etc.) *et ce qui se projette et se donne à voir* (l'écran de cinéma ou de l'ordinateur : tableau sur lequel on projette une image) ;

- La *mascarade* est souvent évoquée au féminin, sur un mode éventuellement péjoratif, parce qu'associée au *maquillage, aux fards, au miroir, au théâtre (maquilleuse) ou à la magie (masco = sorcière ; mascoto = sortilège, porte-bonheur)*. Nous sommes en tout cas introduits à la thématique des masques ;

- La *parade* rejoint pour une part la mascarade, associée non plus au visage, mais au corps, par les ornements ajoutés : vêtements, parures, tatouages, *percing*. Le verbe latin *parare* signifiait (se) «préparer», (s') «apprêter»². Il a proliféré en 1. Parer, orner ; 2. Faire parade (comme le cirque, le défilé), (se) parader³, s'exhiber ; 3. Se parer d'un coup, se protéger contre (parade de l'escrimeur, mais aussi pare-chocs, pare-balles, ou.. Pare-excitations⁴ ! etc.), anticiper une manœuvre (pare à virer).

- Le *paraître*⁵, les *apparences* sont depuis longtemps l'objet du discrédit, dans la mesure où philosophes et scientifiques sont d'accord pour considérer que la réalité des processus ne se confond pas avec les manifestations perceptibles, visibles. Les apparences sont minimisées parce qu'elles ne sont que *symptômes de processus cachés*. Pourtant l'homme d'aujourd'hui continue superbement à cultiver les apparences, à prendre fortement en considération le paraître, l'image qu'il donne de lui-même

Les différentes significations ainsi mises à jour sont intéressantes pour notre propos. Elles montrent que le masquage est aussi une façon de s'exprimer et de se montrer, de se dévoiler

¹ L'article complet a été publié au Portugal sous l'intitulé « personalisação e dinamica relacional » dans la revue Pessoa como Centro . Revista de estudos rogerianos (Lisboa 1999-4, pp. 41-84). Il y a 20 ans .. l'article a-t-il vieilli ? à vous de nous dire ! Nous l'avons découpé et revu en 8 textes séparés pour en faciliter la lecture.

² Par exemple les parades nuptiales chez les animaux, ou les rituels de préparation liés au mariage et à l'acte sexuel chez l'homme, mais concernant surtout la femme..

³ La parade renvoie aussi à l'*exhibition*. Toutes deux impliquent une mise en avant corporelle, plus ou moins séductrice ou agressive.

⁴ Terme utilisé par Freud pour évoquer les défenses contre ce qui peut mettre le moi en danger

⁵ Les termes «paraître» et «apparences» sont, eux, issus du verbe *parere* : paraître, apparaître (comme d'ailleurs les mots «transparaître» et «transparences») et doivent être associés au fait « d'être là » (à l'inverse de « disparaître » : ne plus être là). Mais l'apparence peut-être illusoire ou falsificatrice.

même (dans la façon que l'on a de se cacher, on se révèle), mais aussi de se défendre, dans un rapport à soi-même ou aux autres.

Il reste bien entendu à se demander comment s'organise le rapport entre ce qui est caché et ce qui apparaît. Un *clivage* peut être supposé entre les deux réalités, la réalité phénoménale et la réalité psychique, les conduites de surface de l'être et la personnalité profonde, etc. On peut supposer l'existence d'un déni de l'une de ces réalités ou bien des mécanismes de dédoublement (clivage entre deux moi ou parties du moi) et/ou de duplicité (cacher ce que je suis à mon profit), etc. Mais on peut aussi analyser la dynamique positive de l'interaction entre deux mondes qui ne doivent ni se confondre (le sujet disparaît dans la mouvance des événements successifs ou des identifications multiples) ni se séparer (schize et incommunicabilité).

Le jeu et le faire-semblant dans la construction symbolique de la personne

Wallon disait que « les émotions chevillent le social au corps » (1956). C'est d'autant plus vrai lorsqu'il est question de l'émergence des conduites de jeu chez l'enfant. En effet c'est dans l'expérience immédiate de l'émotion ressentie que le jeune enfant opère ses premiers jeux relationnels : par exemple les éclats de rire de l'enfant dans le jeu circulaire où on lui cache le visage avec un mouchoir que l'on retire ensuite. A travers ces premiers jeux l'enfant apprend à communiquer, dans l'attention portée aux gestes de l'autre et dans la réduction de la « tension » que ces gestes provoquent. L'enfant apprend, entre autres, que ce qui est caché au regard est toujours là (l'objet caché derrière le meuble, le visage de la mère ou son propre visage caché derrière le mouchoir). Il fera aussi l'expérience de la manifestation d'émotions à autrui ou par autrui. Il y percevra la nécessité de supposer l'existence de sentiments et de pensées qui ne s'expriment que partiellement, qu'il vaut mieux garder pour soi ou qui ne doivent se dévoiler qu'en certaines circonstances ou en relation avec des personnes privilégiées. Ainsi se construit le sujet, dans ses réserves (potentialités et rétentions) tout autant que dans ses expressions (verbales et non verbales).

On constate ensuite l'apparition de *simulacres* : par exemple l'enfant *fait semblant* de tenir un oreiller et de dormir. Apparaissent plus tardivement les jeux symboliques ou jeux de fiction, incluant des jeux de rôles (Malrieu, 1967). Ces jeux permettent à l'enfant une appropriation et une maîtrise du réel, mais ils lui donnent aussi la possibilité d'anticiper des événements, heureux ou malheureux, et de se préparer à y faire face.

Le jeu de l'enfant s'inscrit dans ce que Winnicott a appelé *l'espace potentiel* (1971) qui est cet entre-deux du personnel et du social, qui n'est ni totalement l'un, ni totalement l'autre, qui peut favoriser la mise en place d'espaces de libertés (réels ou imaginaires) et de proche en proche de la culture tout entière. Pour l'adulte, comme pour l'enfant, le jeu est toujours à la fois social et séparé du social, parce qu'il implique le risque, l'affrontement avec l'incertitude. Le simulacre et le vertige sont des procédés qui permettent aussi bien à l'adulte qu'à l'enfant de prendre un risque plus nettement social encore : celui qui consiste à sortir du rôle qui lui est assigné. Georges Herbert Mead (1934) affirmait que la vie sociale ne peut être pleinement assumée que dans la mesure où l'individu accepte le rôle lié à son statut sans se confondre totalement avec lui. Là est sans doute la clé de cet apparent paradoxe qui lie et sépare à la fois le jeu et la culture. Celle-ci s'enrichit des tendances qui maintiennent une certaine distance entre la personne et ses déterminations sociales, ou qui encouragent à assumer le risque d'une vie collective jamais totalement dépourvue d'incertitude.

C'est dans un tel contexte que l'on peut situer l'utilisation de masques dans les rituels religieux. Le masque n'est pas seulement là pour cacher. C'est au contraire l'esprit correspondant qui peut s'exprimer, se montrer, à travers celui qui porte le masque. Celui-ci devient médiation, non plus cette fois entre le psychique et le social, mais entre l'ici-bas et l'au-delà. Ils permettent au groupe de trouver sa sécurité, d'avoir la preuve que les dieux ou les esprits sont bien avec eux. Comme tous les objets symboliques, il permet de faire lien entre ce qui est séparé. Plutôt que

de nier la séparation, il faut établir de nouveaux moyens de communication entre les éléments (groupes, personnes, etc.) qui ont été séparés. Tel est le paradoxe du masque : il cache et il dévoile. Dans cet entre-deux actif s'opère l'enrichissement culturel et le tissage du lien social, par le jeu de significations collectives. Une part de jeu intervient dans de tels rituels. Ceux-ci sont généralement faits pour les hommes. Les femmes sont supposés ne pas participer au sens, ne pas être dans le «secret ». Dans la réalité, elles font semblant, jouent le jeu de ne pas savoir et se comportent à l'égard des enfants comme si elles ne connaissaient pas les secrets (pouvoirs magiques, sexualité, etc.)

Crozier (1977) a montré que dans toute organisation sociale, et sans doute dans toute société, il existe *un espace(ou une zone) d'incertitude et d'indécision dans le jeu des règles et des interdits*. Cet espace permet aux acteurs sociaux de développer leur liberté, de gérer de nouveaux choix. Le terme «jeu » signifie cette fois non seulement l'absence relative de définition du rôle des acteurs, mais aussi le flou de fonctionnement (comme il peut y avoir du «jeu » dans l'articulation entre éléments de tout système mécanique ou hydraulique). On a parfois traduit cette hypothèse de Crozier en termes de stratégie de l'acteur. Si je suis totalement transparent, mon comportement est prévisible dans le jeu du rapport de pouvoir. Si au contraire je conserve une certaine opacité, si mon comportement n'est pas totalement prévisible, j'acquies du pouvoir sur ceux dont je connais par avance les attitudes ou les décisions. Cette hypothèse sur le cynisme des comportements humains est aux antipodes de la conception rogérianne qui refuse de gérer les situations en termes de rapports de pouvoir et de rôles. Sans nier ces rapports, Rogers veut se situer autrement.

Du «personnage (persona) » à la «personne »

Le terme « personne » vient du latin *persona*, lui-même d'origine étrusque et qui a d'abord signifié «masque de théâtre » puis «personnage (de théâtre) ». Si, comme Shakespeare, nous assimilons (métaphoriquement) le monde à un théâtre, la question est de savoir comment nous assumons nos rôles et si, en tant qu'acteurs nous nous identifions à eux.. Dit autrement, trois questions plus ou moins contradictoires se trouvent posées :

- Quels rapports s'établissent entre les rôles sociaux (que je joue) et la personne (que je suis) ? Les premiers sont-ils vécus comme des contraintes ou comme des opportunités ? Suis-je fidèle aux attentes des autres acteurs ou de ceux qui structurent la scène ?
- Puis-je m'exprimer authentiquement dans mes pratiques de rôles ? La vie sociale avec son côté théâtral, n'est - elle pas artificielle par rapport à la réalité psychique ?
- Dois-je m'adapter, m'intégrer, jouer les rôles attendus ? ou bien dois-je essayer d'être moi-même ? Les deux sont-ils simultanément concevable ?

Le sociologue Gurwitsch (1966) considérait que la sociabilité implique la mise en relation de la conscience individuelle (acteur) et de la conscience collective (scène et texte). A partir du degré de *fusion* des individus dans le *Nous*, du degré d'*attraction* des pratiques sociales (motivation des acteurs, intérêt des rôles joués) et de l'intensité de la *pression* exercée par le groupe, il définissait la différence entre la *masse* (fusion +, pression +), la *communauté* (équilibre entre fusion et pression) et la *communion* (fusion +, attraction +, pression -). Nous voyons donc que les processus socio-affectifs, les effets de pouvoir et de contrainte, sont à l'œuvre dans la sociabilité groupale, comme ils l'étaient dans la sociabilité interpersonnelle (duelle ou multiple).

Comment être à la fois *socius* (membre d'une société), *alter-ego* (en relation proximale et identificatoire avec l'autre) et *sujet* ? Pour reprendre la métaphore du théâtre, le sujet n'est pas seulement l'*acteur* (social), il doit aussi être *auteur* (d'œuvres, de produits prenant sens, pour soi et pour les autres) et *metteur en scène* (capacité d'organiser des espaces réels et imaginaires, de gérer des réseaux, des interactions, de faciliter l'expression et l'innovation, pour soi et pour

les autres). Mais bien sûr, la réalité sociale peut s'inscrire dans la pression (contraintes) et dans le manque d'attraction (faible motivation dans le travail ou dans la vie privée, etc.).

Il est vrai que les organisations, les structures et les institutions sociales sont sources de bien des maux. Elles sont lourdes, superficielles, froides, hypocrites, etc. alors que nous aspirons à l'authenticité, à la profondeur, à la liberté, à la chaleur communicative. Mais si nous recherchons activement ces valeurs, la société ne s'y oppose pas, pour la bonne raison qu'il n'y a pas « une » société, mais une multiplicité de groupes aux aspirations et aux injonctions multiples. Pour me libérer, pour donner sens à ma vie, pour trouver chaleur, je vais rechercher ceux qui sentent, pensent, vivent ou veulent vivre comme moi ; je vais définir ce à quoi je m'oppose et en tirer les conséquences dans mon action et mes interactions. Par ce moyen, je puis intégrer mon mode d'affirmation et ma façon de gérer des liens sociaux, de me socialiser.. A vrai dire le besoin de s'affirmer peut impliquer la prise de risque, dans le choix des rôles et des activités. « L'homme moderne vit une forte angoisse existentielle qui le fait éventuellement tomber dans la dépression ou le pousse à réaliser ses potentialités et à faire œuvre, quels qu'en soient les risques. Il veut tester un au-delà de lui-même, satisfaire sa quête d'un radicalement Autre, lui permettant de transcender l'état du quotidien »⁶

⁶ Tap, P. (1988) p. 241